érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« Une chronique comme palmarès »

Bernard Gilbert

Inter : art actuel, n° 25, 1984, p. 52-54.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/47204ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 08:39

Hervé Diasnas dans NAI
Photo François Eddi

élan.»

Ce que je sais encore c'est que rarement mon trouble et mon étonnement ne furent aussi grands. Que sans doute il faut se défaire de la raison pour recevoir toute la beauté d'une telle prestation.

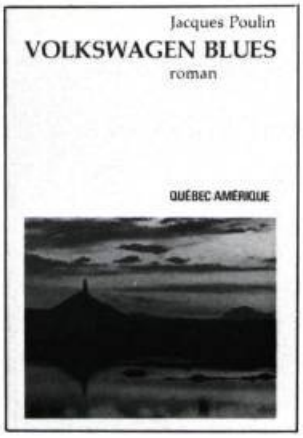
Hervé DIASNAS était du Festival d'été en juillet dernier. De trace, aucune. Sinon un bref écho à la radio de CKRL. La presse regardait ailleurs, là où se répète inlassablement l'identique et le conforme. Dommage.

GILLES LAFORCE

UNE CHRONIQUE COMME UN PALMARÈS

Cette chronique ne relève que d'une expérience de plaisir tout à fait estivale. Autant que les lecteurs/trices se dispersent et se laissent aller, l'été les livres traînent. Le rythme est ralenti; j'ouvre un roman, parcours quelques pages, délaisse, reprends. Entre un spectacle du festival d'été et un bol de fraises, je relis trois fois le même chapitre, sans presse, profitant du soleil.

Tant de titres sont parus de mai jusqu'à la fin juin. Dont on n'entendra plus parler dès que les parutions d'automne envahiront les librairies. Ainsi fonctionne la logique du marché: l'existence du texte est immédiate — commenté, recensé, le texte acquiert droit de parole sur la place publique — ou il sombre rapidement dans l'oubli. Je veux au moins rendre compte ici du minimum. De ces titres qui parmi les autres m'ont surpris, étonné. Lectures de vacances? Bien entendu. Sans s'abandonner à la légereté ou à la facilité: lectures du plaisir de lire.

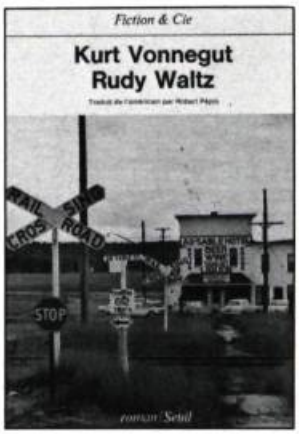


VOLKSWAGEN BLUES

Jacques Poulin,
Québec — Amérique, 1984

Il y a longtemps qu'on avait lu un nouveau roman de Jacques Poulin. Depuis Les Grandes Marées (1978). La même intimité, complicité de lecture apparaît dès les premières pages et la réussite est plus impressionnante que jamais.

De Gaspé à San Francisco, l'Amérique entraîne le texte au rythme de son mythe et de ses paysages. Jack Waterman et la Grande Sauterelle parcourent l'espace américain au même titre que son histoire; à la poursuite de Théo, ils mettent en scène avec tendresse et humour la redécouverte d'un continent. Roman initiatique à la Kerouac? On l'a déjà dit ailleurs. Parlons plutôt d'un récit de soi et de l'autre dans la multiplicité des contacts et des manques; roman d'une Amérique protéiforme qui génère par cette écriture retenue que pratique si bien Jacques Poulin la vigueur et la curiosité de personnages inoubliables.



RUDY WALTZ

Kurt Vonnegut,
Seuil (coll. Fiction et cie), 1984

Parmi les écrivains américains Kurt Vonnegut est un des plus proches du travail que fait Jacques Poulin. Et Rudy Waltz, personnage autour duquel est construit le roman portant son nom, est assurément aussi inoubliable que Jack Waterman ou la Grande Sauterelle.

Pur produit d'une ville tout à fait médiocre; Midland (Ohio), ville dont la population se voit un jour annihilée par l'explosion accidentelle d'une bombe à neutron, Rudy Waltz a des prétentions littéraires. Après une pièce de théâtre représentée à une seule occasion par une troupe newyorkaise, il se

laisse aller à écrire le récit de sa vie et de son entourage. Texte ironique par le biais même de sa naïveté, on peut y lire le mode d'emploi pour éviter ce dans quoi Midland se complaît à l'excès: la plate banalité de l'existence et la mesquinerie qui lui est conséquente. Évidemment, lorsque le père est un peintre excentrique raté et que la mère refuse systématiquement les rôles que la tradition patriarcale voudrait lui imposer, la tâche est d'emblée facilitée. De même lorsque Rudy assassine par mégarde une jeune femme enceinte ou se définit comme un exemple type d'asexué.

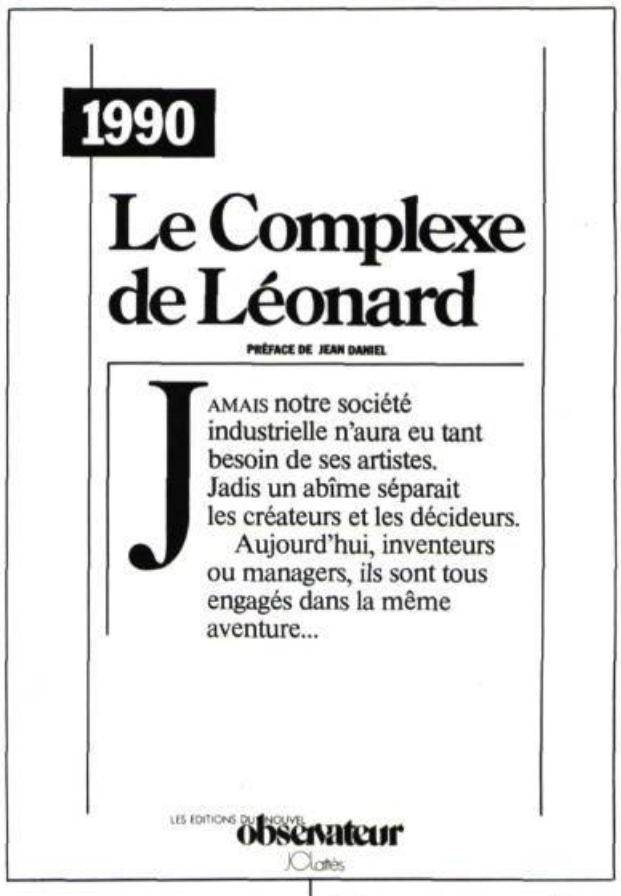
Privilégiant les événements marquants de la vie de Rudy par la narration de ses souvenirs, Kurt Vonnegut raconte avec humour les multiples dérapages de quiconque fuit l'idiotie et la mesquinerie de ses contemporains comme la peste. Ne serait-ce que pour les recettes qui ponctuent le récit (Rudy Waltz *est aussi fin cuisinier*), ne manquez pas de lire ce roman.

LA BONNE ET SON MAÎTRE

Robert Coover,
Seuil (coll. Fiction et cie),
1984

Les abus de pouvoir n'ont pas besoin de campagne électorale ou d'un vieux port pour se manifester. Constitué d'une série de variations développées à partir d'une seule anecdote: une bonne effectue le ménage quotidien de la chambre de son maître, ce court récit de Robert Coover (un autre Américain) exhibe à partir d'une situation minimale ce que tout rapport de domination porte d'irresponsabilité et de violence. Surtout que le maître s'improvise ici guide spirituel et que sa mission — morale — est de montrer à la bonne — incapable — «le chemin des âmes». Chemin qui passe inévitablement par une fessée puisque l'ordre initial des objets de la chambre n'est jamais intégralement reproduit.

Du *réalisme* aux fantasmes de soumission ou d'aliénation, ce texte est un étonnant exercice d'écriture. Suite de glissements et de détournements fictionnels très *bien agencés*, **La Bonne et son maître** inscrit dans la combinatoire romanesque moderne ce que les Nouveaux Romanciers français (Robbe-Grillet, Pinget, Ollier, etc.) laissaient agir comme sous-entendu: écrire est un acte critique et politique.


1990
Le Complexe de Léonard
PRÉFACE DE JEAN DANIEL
JAMAIS notre société industrielle n'aura eu tant besoin de ses artistes. Jadis un abîme séparait les créateurs et les décideurs.
Aujourd'hui, inventeurs ou managers, ils sont tous engagés dans la même aventure...
LES EDITIONS DU NOUVEL
observateur
JCLattès

LE COMPLEXE DE LÉONARD OU LA SOCIÉTÉ DE CRÉATION

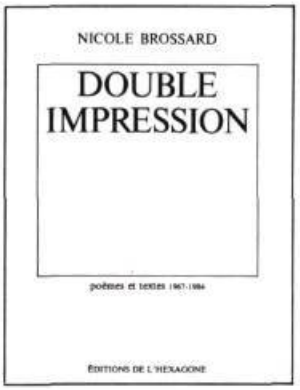
collectif, coédition
Les Éditions
du Nouvel Observateur
JC Lattès, 1984

En février 1983 se tiennent à Paris les Rencontres de la Sorbonne. Répondant à une invitation du gouvernement français, quelques centaines de scientifiques, *écrivains*, artistes du monde entier se réunissent alors pour «réfléchir ensemble sur les liens entre la culture et la crise, la culture et les industries de l'avenir» (*sic*). Pour commémorer l'événement et assurer une diffusion — ne serait-elle que fragmentaire — des réflexions qui y ont été tenues, on publie cette année non pas les actes et communications de ces rencontres, mais des textes écrits a posteriori par une quarantaine de participants/es. Compte rendu des rencontres, mises au point rétrospectives, textes analytiques stimulés par les axes de travail proposés; ce livre est aussi ouvert que sont nombreuses les possibles approches d'une si vaste problématique. Attali, Cixous, Galbraith, Derrida, Sontag, les noms inscrits en table des matières sont impressionnants. Et malgré l'idéalisme ou la confiance naïve que certains *textes traduisent*, il faut souligner la justesse de la majorité des interventions. Si elles ne soumettent pas (qui y aurait cru de toute façon) de solutions miracles à la gestion d'une planète en crise perpétuelle, elles permettent de prendre le pouls de la communauté intellectuelle internationale et de se rendre compte que, malgré les parasites qui font carrière, il y a encore place pour la pensée.

LES MORTS SENTENT BON

Eugène Savitzkaya, Minuit, 1984.

Jeune écrivain belge, E. Savitzkaya poursuit avec ce livre, son cinquième roman publié depuis 1977, un travail d'écriture très singulier. Narration d'un voyage, celui de Gestroi en quête d'un lieu de retraite paisible pour son roi et sa cour, **Les Morts sentent bon** poursuit en effet cette traversée d'une réalité mesurable à l'abondance des fantasmes qu'elle éveille chez l'écrivain. Foisonnante de métaphores et d'énumérations, la marche du récit procède des perturbations provoquées par l'abondance et la surenchère. Le végétal, le minéral et l'animal; violence de la vie, calme de la mort; profusion des rencontres et du désir; ces assises qui supportent le roman rendent compte d'un lieu fondamentalement **organique** entre l'écriture et le monde. À travers l'espace de l'imaginaire, entre la pudeur et la prolifération, il y a le voyage émerveillé des odeurs.



JOURNAL INTIME

Nicole Brossard, Les Herbes Rouges, 1984;

DOUBLE IMPRESSION

Nicole Brossard, L'Hexagone (coll. Rétrospectives), 1984

L'écriture de Nicole Brossard opère depuis plus de quinze ans une séduction à la limite imparable. Nourri des inépuisables rapports entre la pensée, le corps, la réalité, son travail est le lieu d'une réflexion textuelle fondamentale.

Habité du quotidien, exhibition des **plis** de l'être, **Journal intime** constitue la version imprimée d'une commande radiophonique réalisée pendant l'hiver '83. La langue, la solitude, les rencontres et les anecdotes tirées d'activités journalières, de même que les extraits de journaux de voyage, s'interpénètrent pour affirmer la complexité de toute écriture et les contradictions qui se font jour entre le sujet et son texte.

«J'ai tout fait pour essayer d'écrire mon journal. Mais comment peut-on exister pour faire vivre son journal? C'est insensé.»

Le souci de voir, et de savoir, est permanent qui force les mots à s'avouer piégés par la fiction. La transparence n'est pas l'évidence; «exister, dit-elle, est toujours ce qui nous surprend à l'improviste».

Parler aussi de **Double Impression**, recueil de textes écrits entre 1967 et 1984, vue en coupe d'un trajet toujours plus assuré, plus beau, plus intransigeant. Ce livre regroupe plusieurs courts textes que N. Brossard a réservé pour des publications en revue. On y lit les préoccupations qui ont retenu son intérêt depuis 1967: le corps et le texte, la langue, la femme et l'engagement, la pensée, le politique, etc.... **Double Impression** comme un retour sur moi, comme de courts instants d'une histoire où la fiction s'abîme dans le savoir.

BERNARD GILBERT

L'ART VIVANT: 13 rue Daguerre, 75014 Paris. 40 $ pour 10 numéros. Le numéro 5, septembre 84 est comme les précédents: haut en couleurs, le graphisme très énervé et éclectique court les événements, les expositions, bref l'**art vivant**. Adrien Maeght a confié à François Pluchart la direction de la rédaction: médias, arts plastiques, performances, photo, vidéo, livres, musique, stylisme, néo-design et le panorama sur ce qui se passe. Richard Martel est correspondant pour le «Canada» depuis le premier numéro, il a rédigé un article sur la ville de Québec pour le numéro d'octobre 84. D'ailleurs, il diffusera l'information qu'on lui enverra: Richard Martel, 221 Lavigueur, Québec G1R 1B1.

HIGH PERFORMANCE: numéro 26,5 $, publié 4 fois par année à: 240 South Broadway, fifth Floor, Los Angeles, California 90012.